

**Journal des bords (accent italien oblige !), FERTANS,
14-15-16 Octobre 2016**

VENDREDI 14 Octobre

Le Tire-sous de Bercy

On sait assez peu combien il faut d'en-train pour se rendre en terres plébésiennes. Orgest en a livré un récit très expressif pour qui vient de Paris. <http://ici-et-ailleurs.org/spip.php?article547>

Pour qui vient de province, l'aventure est égale :

En fin d'après-midi, sortir de Grenoble et ses bouchons ; en début de soirée entrer dans la capitale des Gaules et ses bouchons ; en soirée, sortir de Lyon et ses bouchons : à croire que tout ce monde vient à Fertans ! Ne pas oublier de sourire au paparazzi qui, sur le bord de la route, illumine la nuit d'un éclair fiscal. Il tombe à point... et soutire 45 euros pour une photo qu'on ne pourra même pas mettre dans l'album souvenir. La menace d'un stage de bonne conduite pointe à l'horizon... Venir à Fertans n'est pas seulement une aventure. C'est aussi un investissement !

Cerise sur le gâteau : une route barrée, pour qui se croit arrivé. Voilà qui n'augure rien de bon...

Le sourire d'Estelle

A notre arrivée au gîte, nous sommes accueillis, chaleureusement. Estelle arbore un sourire si franc qu'il en serait presque suspect. *Pour vous la chambre nuptiale* nous dit-elle, attentive au bien-être de ses hôtes. Pourquoi ce traitement de faveur ? Ce lieu est-il vraiment le pays de Cocagne dépeint par les précédents carnets de bord ?

<http://reseau.philoplebe.lautre.net/2016/03/08/293/>

<http://ici-et-ailleurs.org/spip.php?article554>

Je l'ai cru, un instant, lorsqu'à peine assis, le Comté mêlait sa douce saveur au vin du Jura, histoire de marquer l'ancrage local, mais on dérive vite vers le beaujolais blanc, le Bourgueil ou les très traditionnels cubis... Côté vin nature, on s'émeut aussi avec le *Biau un canun* (côte roannaise) que ce soir on ne fera que voir, en attendant le lendemain pour le boire... Voyage des papilles, qu'elles soient végétariennes, ou plus conventionnelles...

Le plaisir est de courte durée. La soirée tourne au vinaigre quand il s'agit d'élire celui ou celle qui sera chargé de rédiger le carnet de bord. Nulle candidature, nul tirage au sort. Quand mon prénom est jeté en pâture, je comprends le sous-rire d'Estelle : la suite nuptiale était un pot de vin ! Tavernier, encore un verre !

Toi qui, en terres plébésiennes, un jour viendra, sache que rien n'est laissé au hasard. Prends-garde aux sous-rires de Philippe, Estelle, Claude et Séverine. Sans eux, nulle victuaille, volaille ou cochonaille, ripaille et vin de paille. Mais à la joie des retrouvailles, ils opposeront largeur de poitrail et hauteur de taille, sortiront cisailles et tenailles pour menacer tes chailles, afin de t'imposer, vaille que vaille, quelque écritaille.

La petite ménagerie (caniche, cochon, Ras, souris...)

Intronisé chroniqueur, je note les moindres détails. 21 personnes attendues pour ce week end. Des parisiens qui arrivent à 5 à la mi-nuit, et qui repartiront dimanche à 6 dans la même voiture... Ma raison rend les armes. J'espère juste qu'ils ne croiseront pas de papas-ravis mobiles !

A leur arrivée Estelle sourit de nouveau. Ils se sont garés derrière sa voiture : elle n'ira pas chercher le pain demain matin...

Déjà fort animée, la soirée tourne au carnaval. Qu'on en juge par quelques interjections et sentences

Rencontre du troisième type entre un philosophe et une chienne déguisée en mouton :

Lui : « Mais (stupeur...), elle me lèche ! (tremblements....)

Elle : (remuant la queue)...

L'assemblée : sourires licencieux...

Proposition surréaliste, d'un digne descendant (belge) de Magritte :

« Les bonnes sœurs ont inventé le journal de 20 h ».

Deux heures du matin ont sonné lorsque certains convives – ménageant leur monture – désertent la salle principale – anticipant ainsi les propos du lendemain. La désertion ou la fuite est un geste plébéien paraît-il. Admettons, mais ces plébéiens mettent alors, sans le savoir, les non-fumeurs en minorité. Les fumeurs, d'ordinaire si prompts à se draper dans la toge du héros affrontant les rigueurs des soirées bisontines, décrètent qu'ils resteront cette fois-ci à l'intérieur. La loi de la majorité se traduit bientôt par un nuage épais : tabac roulé, cigarillos et autres adjuvants chimiques prennent possession de la pièce de vie. *Fumer tue*, menacent les profits-laxistes. *Vivre tue*, rétorquent les profiteurs-marxistes.

« Je m'asphyxie, j'ai besoin de changer d'atmosphère », clame la minorité sacrifiée sur l'autel de l'hédonisme permissif.

« Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère » répondent en cœur les plébéiens cinéphiles, avant d'entonner le doux refrain des fins de soirée : *« Seita seita seita boire, seita boire qu'il nous faut »*

3 heures du mat... d'autres ras-quittent (raki en albanais) le navire, avant que la cuisine ne se transforme en ras-d'eau de la méduse. Les survivants tiennent encore une heure, en ce pays de Cocagne.



On notera sur le tableau que l'intellectuel a fermé son livre pour se laisser gagner par l'ivresse gourmande. Ceinture desserrée et yeux ouverts, le pichet vide au-dessus de sa tête ayant fini de déverser son dix-vin nectar dans son gosier.

Le lendemain : rupture de stock. Où sont passés les dix litres de vin, volume qui avait permis de tenir un week-end entier lors d'une précédente rencontre ? D'aucuns s'interrogent. D'autres souris.

SAMEDI 15 Octobre

Bien que levés aux aurores pour nous acquitter de la mission « Du pain pour tous », nous sommes devancés par Claude qui saute dans sa voiture au moment où nous nous apprêtons à descendre.

Mince, c'est trop bête...

Petit déjeuner, délicieux, avec son festival créatif de confitures qui mêlent l'herbe, les fruits, mixés ou non. Les yeux (et les paupières) de certain(e)s indiquent l'heure à laquelle ils se sont couché(e)s. D'autres, invétérés marcheurs matitunaux, les narguent par leur vivacité : *mens sana, in corpore sano*

Allez, 9 h passés, il est temps à présent d'aller taquiner du neurone.

9 h 30 : Pour une politique plébéienne

Titre programmatique, d'une intervention soutenue par un conférencier dont les confessions intimes méritent d'être portées à la connaissance du public, et de ses futurs biographes. Sachez, bonnes gens, que le conférencier est, dans l'intimité de son foyer, le plus cruel des autocrates. Alors qu'il confie volontiers, sur un air de fanfaronnade, avoir séché les cours de Ricoeur (on peut comprendre) et ceux de Lyotard (on comprend moins) lorsqu'il était à l'université, le tyran oblige son fils à aller suivre des cours de finances publiques à 9 heures du matin !

Celui qui prône *l'échappée* et la *déprise* maintient le fruit de ses entrailles sous un joug digne du pater familias romain. Nul ne peut en douter : le conférencier sait de quoi il parle.

« On tend toujours à trop gouverner », poursuit-il. La « pente naturelle du gouvernement c'est d'accroître ses prises, d'augmenter sans relâche ». Aussi le premier geste plébéien sera-t-il de tenter de se rendre ingouvernable, se mettre en travers, pratiquer l'esquive, développer l'art de la cavale ou de la fuite, quitte, lorsque la voie est entravée, à engager le coup de poing. Si le devenir plébéien passe par une aspiration à ne pas être gouverné, force est d'admettre que l'à-venir du fiston du conférencier est bien sombre. Les cordonniers sont les plus mal chaussés, enseigne la sagesse populaire...

Eviter le piège mimétique qui dit encore. Pas de risque que le fiston n'imité son père : l'assiduité zélée dans l'accueil du savoir académique pour le premier, la dénonciation activiste de tous les académismes pour le second...

Paraît que le TINA est un motif d'époque, à condition de préciser le rôle dévolu à chacun : *There is no alternative* pour le fiston ; *Sauver le monde* pour le patron. Le motif nietzschéen du renversement des valeurs joue à plein ce matin !

L'intervention à peine finie, les questions fusent, directe et sans concession pour la première, qui donne le ton. Ici on ne s'embarrasse pas de conventions....

Vient l'heure du déjeuner, initié dehors car le soleil s'est invité. La discussion excède le thème de la matinée. D'aucuns échanges sur un film récent, à voir absolument (*Free State of Jones*). D'autres engagent sur le fondamental : l'homme et l'animal, l'animal que donc je suis. Quoi ? qu'entends-je ! Je proteste : il y a une frontière claire entre l'homme et l'animal. Ceux qui veulent abolir cette frontière sont des... N'y a-t-il pas là matière pour un prochain atelier ?

Des considérations plus prosaïques nous conduisent à l'intérieur pour nous régaler d'un menu aussi diversifié (végétarien pour les uns, choux farci pour les autres) qu'apprécié.

Juste le temps de faire couler le café, de préparer le thé, et de couper les 2 délices sucrés (merci Séverine et Estelle) qui accompagneront l'intervention de Lucas. J'ai pris position, à bonne distance (disons à portée de main) du chocolat-poire et de son rival citronné ; je suis tout oui.

14 h 30 : Une nouvelle langue pour la désertion

C'est reparti !

Une voix enthousiaste, qui porte et nous emporte, avec le charme de cet accent qui n'a rien de commun avec celui de nos hôtes bisontins....

La grande guerre, et les formes de désertion, Céline, la fuite et l'abandon, les enjeux historiographiques, Leo Spitzer, censeur des lettres des prisonniers-déserteurs italiens, Dada, Kafka et la colonie pénitentiaire...

Délicieux, tout comme les gâteaux.

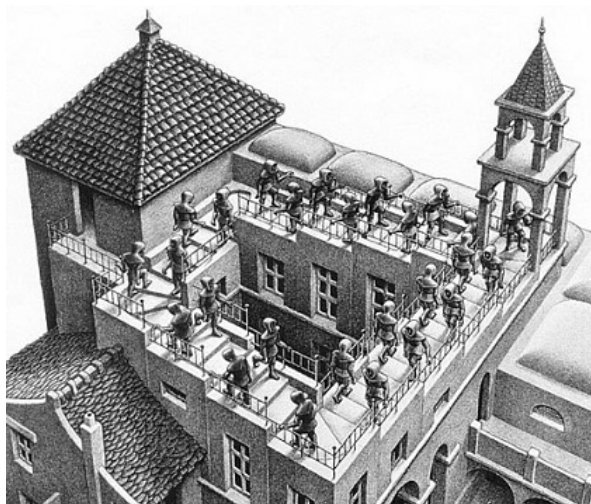
Et une chose bien certaine : la langue de la désertion est l'italien !

Devant l'évidence de cette proposition, le dernier conférencier de la journée s'interpose : paraît qu'il y a aussi de la plèbe en Corée.

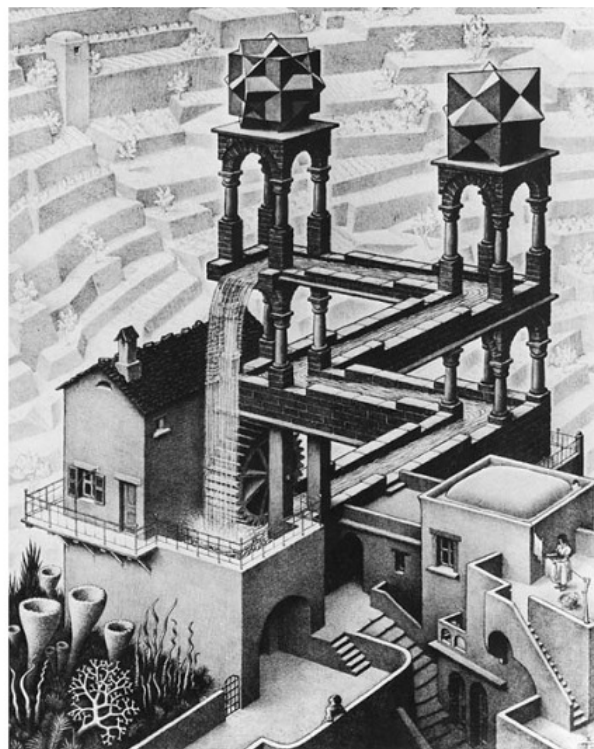
Certains installent l'écran, d'autres règlent le video-projecteur, d'autres encore lézardent au soleil contre le mur du gîte, le chien moutonne de plus en plus...

16 h 30 : Film « La Servante (Hanyo) » de Kim Ki-Young

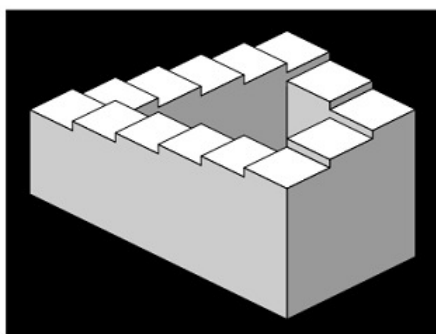
Difficile de mettre des mots sur un tel chef d'œuvre. Tout au plus peut-on souligner la récurrence d'un objet qui, comme me le fera remarquer Albane, n'est pas sans évoquer celui de Escher ou de Penrose.



Montée et descente



Mouvement perpétuel



L'escalier de Penrose

L'enquête sur la plèbe – qu'on se gardera bien ici d'essentialiser – progresse. On l'a sans doute localisée : elle est dans l'escalier ! http://centre.philoplebe.lautre.net/?page_id=175

Comme le film parlait de lui-même, comme nous le commentateur conférencier, il n'était guère utile de trop en dire. Force est de reconnaître que le conférencier n'a pas craint de le faire parler. Biographie du réalisateur, mise en perspective historique, esthétisme... et tant d'autres choses plus intéressantes les unes que les autres.

La décence m'oblige à taire le nombre de minutes que le conférencier a consacré à tout cela, mais la passion m'oblige à dire qu'elles sont passées plus vite que celles qu'on égraine dans des configurations plus académiques...

Elles n'ont au demeurant que rendues plus aiguës les remarques et les sentiments que les spectateurs ont pu exprimer. Nul doute qu'on y serait encore, tant fut forte l'intensité des scènes, si les nécessités de nous restaurer ne nous avaient pas tiré vers la cuisine.

Je vous épargnerais le détail de la soirée du samedi, pour la raison essentielle que je l'ai *désertée* avant minuit, histoire de profiter un peu de la très grande qualité de la literie de la chambre nuptiale !

DIMANCHE 16 Octobre

Pas de week-end à Fertans, sans une montagne de petites attentions. Celles du matin sont viennoises, et c'est Philippe qui nous les amène : des croissants livrés par un sans croix... comment résister ?

Nous ne repartirons pas non plus sans avoir profité des savoirs-faire locaux : comté avec cette pointe de sel qui témoigne d'un affinage soigné, cancoillotte aromatisée aux raisins du coin, le tout fabriqué à deux pas d'ici. En corps merci Philippe.

On décolle juste au moment où les plus valeureux débudent l'AG, avant de s'atteler à la remise en ordre qui permettra de restituer le gîte dans l'état de propreté où ils l'avaient trouvé. En ingrats que nous sommes, nous protestons d'avance de l'augmentation éventuelle des cotisations.

Sur le chemin du retour, on parle encore plèbe ou plutôt philosophie plébéienne, substance liquide et fuyante mais qui prend corps dans et par nos paroles. Du droit, Flaubert avait écrit qu'on ne savait pas ce que c'était. De la plèbe ou de la philosophie plébéienne, on pourrait en dire tout autant, à une différence près : si on ne sait pas encore vraiment ce qu'elle est, on sait au moins où la trouver : elle est dans l'escalier !

Du côté de Fertans, à n'en pas douter !

A moins qu'elle ne soit en Italie ou en Corée ? Merde, c'est Naze. Alain, Orgest et Luca m'ont mis le doute : va falloir que je revienne pour m'en assurer.